Article (A-1) Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose

Andre Moulin

▶ **To cite this version:**

Andre Moulin. Article (A-1) Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose. 2024. hal-02326769v4

HAL Id: hal-02326769

https://univ-evry.hal.science/hal-02326769v4

Submitted on 18 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

article (A-1) Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose

Article de Moulin André, université Evry, laboratoire CPN

Table des matières

Présentation et résumé de l'article....1
Fondements de la Raison spinoziste : notions communes et les 7 axiomes de E1....2
Critique géométrique de la caractérisation de la Raison par Spinoza....5
Argumentation pour des Raisons multiples selon ses affects....13
Dialectique des Raisons multiples en mobilisant Popper et Kuhn....13
Raisons désirées, poussées par ses affects....15
Introduction de raisons multiples dans les écrits de Spinoza....17
Annexe : La raison singulière d'une mathématique....19
Annexe : de « nécessités de sa nature » à lois « naturelles » et civiles....20

Cet article *(A-1) Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose* est sous Creative Commons BY-SA 4.0.

Cet article appartient à la rubrique fondamentaux-spinozistes de notre cahier de recherche actualisation puis mobilisation de spinoza dans les sciences sociales.

*Pour être sûr de lire la version la plus récente, cliquez **ICI***

Présentation et résumé de l'article

De nos jours, il est courant de parler de LA Raison, de lier Raison avec objectivité et de lier idées-croyances avec subjectivité. Néanmoins, depuis longtemps, les Raisons ou modèles, les édifices logiques d'idées ayant trait à des choses humaines (sciences humaines) ou de la nature (sciences « dures ») sont multiples, imparfaits, comme le montrent les travaux de Popper et Kuhn. Depuis le 19. siècle, on sait qu'il en est de même en mathématique et depuis Gödel on sait également qu'il est impossible de concevoir une mathématique parfaitement cohérente et complète (voir l'annexe *La raison singulière d'une mathématique*).

De même, pour Spinoza, la raison, telle qu'elle est définie en E2-P40 et prise en compte dans E4 (ex : E4-P35[1]), semble unique, enveloppe toutes les choses de la Nature et permet même de juger ce qui est bon ou mauvais pour tous ceux sous sa conduite. Avec cette Raison forcément commune, ce qui est bon pour un homme est convenu bon pour tout homme, ce qui conduit de fait à un comportement social fondé sur le soucis du bien commun, de la justice, du secours mutuel, car favoriser le bien commun favoriserait également son propre bien, sa puissance d'être.

Cet article montre qu'à propos de toute chose singulière, chacun est susceptible d'avoir sa raison et que donc, à propos d'une même chose, il peut exister de multiples raisons, comme dans les sciences dites exactes.

Notre argumentation pour des raisons multiples à propos d'une chose singulière est composée des paragraphes suivants :

Les notions communes et les 7 axiomes de E1

analyse critique de la caractérisation de la Raison par Spinoza à l'aune des 7 axiomes de E1,

1 E4-P35 : *« Dans la mesure seulement où les hommes vivent sous la conduite de la Raison, ils conviennent nécessairement toujours par nature. »* ;

argumentation pour la prise en compte de Raisons multiples à propos d'une chose singulière,

philosophes modernes[2] suggérant un lien entre Raison(s) et affects

démonstration de Raisons multiples selon ses affects[3] et nécessité de sa nature.

Cet article conduit à l'article *(A-3) Introduction de raisons multiples dans les écrits de Spinoza*

Suite à ces deux articles, notre article (B-2) *Prémisses fondamentales pour toute SHS* développe les prémisses (notions plus ou moins communes) déterminantes susceptibles de fonder toute société humaine et notre article (B-2-a) *Thèses communes pour toute SHS* les résume.

Fondements de la Raison spinoziste : notions communes et les 7 axiomes de E1

La Raison de Spinoza doit reposer sur des notions communes dont les *« énonciations* [sont] *si claires et distinctes que nul, pour peu qu'il ait compris les mots, ne peut leur refuser son assentiment »*[4].

D'après M. Zappulla[5] *« Spinoza érige les notions communes en un genre de connaissance à part entière, fondé sur la Raison, qui permet d'appréhender les choses dans leur nécessité »* et *« les notions communes ... contiennent des propriétés communes à l'ensemble des corps dans la Nature »*[6]. Ensuite, toute idée de cette Raison procède d'une approche démonstrative, axiomatique déductive, idées adéquates aux notions communes et entre elles, donc vraies intrinsèquement.

Comme M. Zappulla[7] nous prenons en compte *« la différence posée par Spinoza entre les notions communes qui contiennent des propriétés communes à l'ensemble des corps dans la Nature et celles qui incluent des propriétés appartenant seulement au corps humain et à d'autres corps extérieurs. »,* et comme M. Gueroult, nous distinguons les *« notions communes universelles »*[8] de LA RAISON du 2. genre, des *« notions communes propres »*[9] d'une raison similaire à propos d'une chose singulière.

Enfin, comme M. Zappulla[10], nous nous demandons *« si seules les notions communes qui s'appliquent à l'ensemble des corps dans la Nature peuvent être considérées comme universelles, ou bien s'il existe des notions communes plus ou moins universelles, comme l'affirme Gilles Deleuze*[11] *».* Aussi, nous établissons plus ou moins une continuité entre le tout et le singulier, entre les raisons multiples à propos d'une chose singulière et La Raison du 2. genre de Spinoza qui enveloppe toute la Nature et serait comprise par chacun *« pour peu qu'il ait compris les mots ».*

Nous considérons avec Julien Gautier sur son site Spinoza.Fr et en particulier sur sa *Lecture des axiomes du De Deo* que les 7 axiomes de E1 sont toujours à respecter pour construire un édifice logique fondé sur des *« notions communes propres »* ou prémisses et construit avec une approche démonstrative, axiomatique déductive, entendement du 2. genre. :

2 Spinoza (1632, 1677), Hume (1711, 1776), Pascal (1623, 1662)
3 Dans tout cet article, le mot « affect » (Misrahi) est utilisé et non « sentiment », traduction de Guerinot, ou passion (Apphun)
4 Préface des Principes de la philosophie de Descartes (trad : Louis Meyer). Si ces notions communes sont relatives à des nécessités, des lois de la nature vécues par tous, cet assentiment unanime est plausible.
5 M. Zappulla *Les notions communes chez Euclide et Spinoza* (Philonsorbonne, 16 | 2022, Année 2021-2022)
6 Éthique II, 44, corollaire II.
7 M. Zappulla *Les notions communes chez Euclide et Spinoza* (Philonsorbonne, 16 | 2022, Année 2021-2022)
8 M. Gueroult *Spinoza II : L'âme (Éthique II)*, Paris, Aubier-Montaigne, 1974, p. 327-328.
9 M. Gueroult *Ibid*., p. 335.
10 M. Zappulla *Les notions communes chez Euclide et Spinoza* (Philonsorbonne, 16 | 2022, Année 2021-2022)
11 G. Deleuze, *Spinoza et le problème de l'expression*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 254-255.

Extrait de *Lecture des axiomes du De Deo (E1)*

« Les définitions et axiomes du De Deo posent les notions et principes fondamentaux de l'ontologie – et de l'épistémologie – spinoziste »

« Les 7 axiomes, pris ensemble, énoncent le principe de base de l'univers spinoziste : le principe « d'intelligibilité intégrale » (Matheron) du réel, le « rationalisme absolu » (Guéroult). Ils « résument les principes d'un monde non-fictionnel » (Moreau), les principes rationnels des événements du monde réel tels qu'ils se produisent et doivent être compris par l'entendement (et non l'imagination) »

En conclusion, ces 7 axiomes de E1 permettent de concevoir *« Un univers qui fonctionne selon des lois déterminées : sériation nécessaire de causes et d'effets (ni mythologie, ni hasard, ni contingence). Un univers en quelque sorte à 2 niveaux : l'univers des phénomènes, des effets (des modes, les choses qui sont en autre chose), et le système des lois dont ces effets sont les productions (ce qui est en soi, substance) ».*

Dans le tableau suivant, nous interprétons ces 7 axiomes en considérant qu'ils sont respectés par Spinoza dans l'Éthique. En note de bas de page, nous précisons par quelques remarques notre conception d'un édifice d'idées.

Axiomes Partie 1 de l'Éthique	***L'Éthique comme Édifice logique d'idées***
i. – toutes les choses qui sont, sont ou bien en soi, ou bien en autre chose.	*« En soi », à savoir dans les prémisses de l'Éthique (définitions, postulats, axiomes) ; « en autre chose » à savoir dérivés ou procédant des prémisses (propositions, lemmes, corollaires, scolies ,etc..).*
*ii. – ce qui ne peut être conçu par autre chose, **doit être** conçu par soi.*	*Si une idée, quelle qu'elle soit, existe[12] et qu'elle ne peut se déduire d'autres idées (prémisses ou propositions), elle **doit nécessairement être posée** comme prémisse (définition ou postulat ou axiome)[13]. Si l'idée conçue par soi est toujours posée comme vraie ou fausse, cet axiome exclut toute indécidabilité[14]. Nous **notons que cet axiome 2 n'est jamais mobilisé dans l'Éthique** et il est même parfois non respecté : des idées « conçues par soi » apparaissent dans le texte.*
iii. – d'une cause déterminée donnée, suit nécessairement un effet, et au contraire, si nulle cause déterminée n'est donnée, il est impossible qu'un effet suive.	*Toute proposition, prémisse ou déduite de prémisses, est nécessairement cause d'un effet ; au contraire, de rien ne peut suivre aucun effet.[15]*
iv. – la connaissance de l'effet dépend	*Une proposition dépend d'autres propositions ou prémisses*

12 Une idée, dès qu'elle est conçue et aussi improbable soit elle, existe nécessairement. *Il est inconcevable qu'une idée, à savoir une chose de la Pensée, soit inconcevable* est une idée conçue par soi, que nous posons comme vraie. Par contre, *il est concevable qu'une chose de l'étendue, chose par exemple imaginée, n'existe pas*. Nous posons cette idée, conçue par soi, comme vraie.

13 Pour nous, un édifice d'idées composées que de prémisses, c.à.d. d'idées causes d'elles-même, n'a aucun intérêt. De même un édifice d'idées qui ne soit composées que d'idées effets et causes d'autres idées de cet édifice : ce ne serait qu'une tautologie tournant en rond, circulaire. Un édifice d'idées n'a d'intérêt que s'il est fondé sur quelques prémisses, causes de nombreuses propositions vraies. Cet édifice est toujours imparfait en terme de complétude, cohérence, décidabilité (Frege), que ce soit celui d'un mathématicien ou d'un humain « ordinaire » (voir notre article (D-g) *philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire*). Enfin, soit une idée est *conçue par soi* par le mode affect de l'attribut Pensée, soit elle est *conçue par autre chose* par le mode raison ou entendement de l'attribut Pensée.

14 En mathématique, une idée conçue est soit vraie, soit fausse, soit indécidable. Ailleurs que dans les mathématiques, une idée peut être qualifiée d'imaginative, de saugrenue, de génial, etc...

15 Néanmoins, dans l'Éthique, l'axiome 2 n'est jamais mentionné comme cause dans une quelconque proposition. De plus, des idées dans l'Éthique ne sont l'effet d'aucune cause mentionnée et ne sont pas posées dans les prémisses comme causes d'elles-même.

de la connaissance de la cause et l'enveloppe.	*qu'il faut donc connaître ou poser ou démontrer au préalable. Toute proposition peut prendre la place (« enveloppe ») d'au plus une proposition ou une prémisse dont elle est l'effet.*
v. – les choses qui n'ont rien de commun l'une avec l'autre ne peuvent non plus être comprises l'une par l'autre, autrement dit le concept de l'une n'enveloppe pas le concept de l'autre.	*deux propositions qui procèdent d'aucune prémisse commune ne peuvent être comprises, expliquées, l'une par l'autre et ne peuvent donc s'envelopper, et récursivement en considérant plus de deux propositions.*
vi. – une idée vraie doit convenir avec l'objet qu'elle représente.	*Selon Gleizer*[16]*, « Si une idée est vraie (intrinsèquement vraie, adéquate), alors elle s'accorde nécessairement avec son objet ». Cette idée conçue doit convenir, être cohérente, avec l'objet perçu, existant ou non, dont elle parle, objet imaginé compris.*[17]
vii. – tout ce qui peut être conçu comme non existant, son essence n'enveloppe pas l'existence.	*« définit pour ainsi dire ce qui n'est pas cause de soi, ce dont l'essence n'implique pas l'existence »*, *Exemple : un édifice mathématique, pensée pure sans étendue ou le concept de « trou blanc » déduit des équations d'Einstein, mais impossible de vérifier son existence.*

Nous considérons donc « La Raison » comme l'entendement du 2. genre de Spinoza, telle que définie dans le scolie 2 de E2-P40, comme un modèle épistémologique, un idéal-type, pour élaborer toute raison du 2. genre à propos d'une chose singulière, à savoir raison fondée sur des prémisses, ou *« notions communes propres »* à la chose singulière considérée (axiomes 1 et 2), à partir desquelles sont déduites des idées adéquates avec celles-ci et adéquates entre elles (axiomes 3 à 7).

Remarque : ces choses singulières peuvent être des choses désirées et la raison construite peut inclure des idées, si possible adéquates, pour décrire, pour décider, pour agir et pour décrire les conséquences possibles de ces décisions et actions poussées in fine par le désir de la chose.

Notre critique de la caractérisation de la Raison par Spinoza est faite à l'aune du respect de ces 7 axiomes dans l'Éthique. Ces 7 axiomes sont les *« notions communes universelles »*[18] devant fonder la conception de tout édifice d'idées à propos d'un sujet singulier pour qu'il se tienne. D'après ces 7 axiomes, en particulier l'axiome 2, tout édifice d'idées, dont l'Éthique de Spinoza, est nécessairement composé d'idées *conçues par soi*, à savoir des *« notions communes propres »*[19] au sujet singulier traité, nommées également prémisses de cet édifice, et d'idées *conçues par autre chose*, à savoir à partir d'autres idées déjà conçues, dont les prémisses posées.

Pour que l'Éthique respecte les 7 axiomes de E1, il faut :

(1-) que toute les idées *conçues par soi* soient rassemblées dans les définitions, postulats et axiomes, et uniquement dans ces parties.

(2-) que toutes les autres idées (celles des introductions, propositions, scolies, lemmes, etc.. appendices) soient *conçues par d'autres idées,* dont par des idées *conçues par soi* dûment citées.

(3-) que toute les idées *conçues par soi* soient mobilisées au moins une fois dans le texte.

16 M. A. Gleizer, *« Remarques sur le problème de la vérité chez Spinoza »*, Philonsorbonne [En ligne], 5 | 2011, 03/02/2013

17 Pour nous, une telle idée doit procéder de prémisses dont au moins une est posée comme en convenance avec l'objet. Ainsi, les idées adéquates avec cette première idée, posée comme *« notion commune »,* conviennent alors avec l'objet.

18 M. Gueroult *Spinoza II : L'âme (Éthique II)*, Paris, Aubier-Montaigne, 1974, p. 327-328.

19 M. Gueroult *Ibid*., p. 335.

Nous constatons que tout cela n'est pas totalement respecté. En particulier, l'axiome 2 de E1 n'est jamais mobilisé et des idées *conçues par soi* apparaissent dans le texte.

Critique géométrique de la caractérisation de la Raison par Spinoza

Nous qualifions notre critique de « géométrique » car nous considérons la cohérence intrinsèque[20] de l'Éthique de Spinoza en examinant, à propos de la raison, la véracité de toutes ses idées : de quelles prémisses (à savoir les *« notions communes propres »* (définitions, postulats et axiomes conçus par soi) que Spinoza pose) ou de quelles autres idées déjà considérées comme vraies, procèdent t-elles ? Ex : de quelles idées *conçues par soi* ou *conçues par autre chose* procède l'idée d'une *« connaissance vraie du bon et du mauvais »* exprimée dans les propositions E4-P15, E4-P16 et E4-P17 ?

Dans l'Éthique (traduction Guérinot[21] croisée avec d'autres), le mot « raison » en tant que « cause » (« raison ou cause ») apparaît souvent dans le raisonnement spinoziste . Nous l'excluons de notre examen. Le mot « Raison » apparaît comme objet ou sujet de réflexion en toute fin de E1 - *« Quant à ceux qui demandent pourquoi Dieu n'a pas créé tous les hommes de façon qu'ils se gouvernassent selon le seul commandement de la Raison.-. »* sans avoir été défini auparavant.

Toutefois, dans la traduction de Saisset, « raison » est mentionné dès E1-D4 : *« J'entends par attribut ce que la raison conçoit dans la substance comme constituant son essence. »* alors que pour Guérinot, E1-D4 : « *par attribut, j'entends ce que l'entendement perçoit de la substance comme constituant son essence ».*

Notre réflexion nous conduit à être plus en accord avec Saisset : la raison conçoit des idées[22], que ce soit par elles-même ou procédant d'autres idées. En particulier, « l'essence » d'une chose est une idée conçue.

Ce n'est que dans E2-P40 scolie 2, qu'il y a une première définition de la Raison :

scolie 2 de E2-P40 (*Toutes les idées qui, dans l'esprit, suivent d'idées qui y sont adéquates, sont adéquates aussi*) : « *Enfin de ce que nous avons des notions communes et des idées adéquates des propriétés des choses... Et cette façon, je l'appellerai Raison et connaissance du second genre. ».*

La Raison est une manière de comprendre en concevant, à propos d'une chose, un édifice d'idées adéquates entre elles, à savoir cohérentes entre elles, qui ne se contredisent pas (7 axiomes de E1, cohérence de Frege[23]). Les *« notions communes »* seraient déjà des idées adéquates entre elles à propos *des propriétés des choses*.

Pour Spinoza, les *« notions communes »* comprennent les *p*ostulats et axiomes[24]. Toutefois, comme M. Zappulla[25], nous considérons que *« Spinoza adopte une compréhension élargie des notions*

20 Cf F. Alquié, *« Le Rationalisme de Spinoza »*, PUF, col. Épiméthée, Paris, 1981 ainsi que *« Remarques sur le problème de la vérité chez Spinoza »* M. A. Gleizer in Philonsorbonne 5 | 2011 ; voir notre article *(D-f) connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer*

21 La traduction « magnifique » de Guérinot (Deleuze) date de 1930.

22 E1-D3 (Guérinot) : *« par idée, j'entends un concept de l'esprit, que l'esprit forme parce qu'il est une chose pensante. Explication : je dis concept plutôt que perception, parce que le mot perception semble indiquer que l'esprit pâtit d'un objet, tandis que concept semble exprimer une action de l'esprit. »*

23 Dans « Begriffsschrift (1879, trad. Corine Besson, Vrin, 1999), Frege clarifie le raisonnement logique. Cette formalisation propose les trois caractéristiques que les mathématiques devraient avoir : cohérence, complétude, décidabilité. Nous notons que l'axiome 2 de E1 *(« ce qui ne peut être conçu par autre chose, doit être conçu par soi. »)* exclut toute indécidabilité.

24 « *Quant aux Postulats et aux Axiomes, ou Notions communes de l'esprit.. »* Préface des Principes de la philosophie de Descartes (trad : Louis Meyer)

25 M. Zappulla *Les notions communes chez Euclide et Spinoza* (Philonsorbonne, 16 | 2022, Année 2021-2022)

communes qui inclut .. les définitions ».

Lorsque Spinoza écrit *« nous avons des notions communes et des idées adéquates des propriétés des choses »,* il suppose que les différentes *notions communes* mobilisées sont adéquates ou au moins indifférentes entre elles, condition nécessaire pour concevoir des *idées adéquates des propriétés des choses.*

Les *« notions communes »* sont les prémisses d'un édifice logique que nous évoquons plus loin. Ces prémisses, *notions communes*, sont, par définition, des idées *conçues par soi* et rien dans les 7 axiomes, notamment les axiomes 3 à 5, ne posent qu'elles soient forcément adéquates entre elles : elles sont à la discrétion de ceux qui les posent ou les acceptent. Certes, elles devraient être établies de telle sorte qu'elles permettent de concevoir d'autres idées « vraies » car adéquates entre elles (cohérence et décidabilité de Frege), y compris en les combinant, mais cela n'est pas sûr[26] et dépend vraiment des prémisses retenues.

Les propositions E2-P41 (*« La connaissance du premier genre est l'unique cause de la fausseté, tandis que celle du second et du troisième est nécessairement vraie. »*) et E2-P42 (*« La connaissance du second et du troisième genre, et non celle du premier, nous enseigne à distinguer le vrai du faux »*) complètent ce quoi doit être vraiment la Raison pour distinguer le vrai du faux. La *« connaissance du premier genre, opinion, ou Imagination »* à propos d'une chose singulière peut très bien respecter les 7 axiomes de E1 : les prémisses, à savoir les idées posées comme « *conçues par soi »*, peuvent procéder d'opinions ou d'imagination et conduire à des idées *conçues par autre chose* (dont les prémisses), plus ou moins adéquates selon ces prémisses.

Puis en E2-P44, une caractéristique de la Raison est formulée :

E2-P44 *: « Il n'est pas de la nature de la Raison de considérer les choses comme contingentes, mais comme nécessaires. »* avec référence à E1-axiome 6 *: « une idée vraie doit convenir avec l'objet qu'elle représente ».*

Dans le scolie du corollaire (*« La volonté et l'entendement sont une seule et même chose »)* de E2-P 49 (*« II n'est donné dans l'esprit aucune volition, autrement dit aucune affirmation et négation, à part celle qu'enveloppe l'idée, en tant qu'elle est idée. »)* Spinoza écrit : *« 3° Cette doctrine sert à la vie sociale en tant qu'elle enseigne à n'avoir personne en haine, à ne mépriser personne, à ne tourner personne en ridicule, à ne se fâcher contre personne, à ne porter envie à personne ; en tant qu'elle enseigne en outre à chacun à être content de ce qu'il a, et à aider le prochain, non par pitié de femme, par partialité ni par superstition, mais sous la seule conduite de la Raison, c'est-à-dire selon que le temps et la chose le demandent, comme je le montrerai dans la troisième partie. »*

Dans ce 3° point, il est mentionné une « *doctrine »* enseignant certains comportements sociaux, la Raison n'étant mentionnée que comme «conduite» pour y parvenir, à savoir en tenant compte *du temps et des choses*, et non pour indiquer que c'est la Raison qui dicte ces comportements. Les idées fondant cette doctrine (ex : *n'avoir personne en haine, ne mépriser personne, ne tourner personne en ridicule, ne se fâcher contre personne, ne porter envie à personne*) procèdent ici de désirs moraux, donc posées *« conçues par soi »* (les prémisses ou *« notions communes propres »* de la vie en société) et d'idées *« conçues par autre chose »*, et pour les mettre en œuvre *« sous la seule conduite de la Raison »,* il faut concevoir des idées en adéquation avec ces prémisses et entres elles (idées *« conçues par autre chose »)*, en respectant ainsi les 7 axiomes de E1, *notions communes*

26 Dans nos articles *critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses ecrits*, *Prémisses fondamentales pour toute SHS*, etc.., nous prenons acte que les raisons « ordinaires » peuvent être fondées sur des prémisses qui sont des préjugés, des *fake news*, etc. Ces prémisses ne sont pas toujours des *« énonciations si claires et distinctes que nul, pour peu qu'il ait compris les mots, ne peut leur refuser son assentiment »* que désire Spinoza !

universelles.

Dans E3, *« De l'origine et de la nature des Sentiments »* la Raison est évoquée implicitement dans E3-D2 (« *je dis que nous sommes* actifs*, lorsque, en nous ou hors de nous, il se produit quelque chose dont nous sommes la cause adéquate, c'est-a-dire (selon la définition précédente) lorsque de notre nature il suit en nous ou hors de nous quelque chose que l'on peut comprendre clairement et distinctement par elle seule. mais je dis, au contraire, que nous sommes* passifs*, lorsqu'il se produit en nous quelque chose, ou que de notre nature suit quelque chose dont nous ne sommes que la cause partielle. »)* : être *actif* c'est être sous la conduite de la raison, connaissance du 2. genre (respect de l'arithmétique des 7 axiomes de E1). De cette raison *« il suit en nous ou hors de nous quelque chose que l'on peut comprendre clairement et distinctement par elle seule »,* dont une compréhension par d'autres (*« on »*). Cette compréhension, pour nous, dépend non seulement de la « bonne » articulation des idées *« conçues par autre chose »* mais surtout de celles *« conçues par soi »* (axiomes 1 et 2)*,* à savoir : (1-) pour Spinoza, des *« énonciations si claires et distinctes que nul, pour peu qu'il ait compris les mots, ne peut leur refuser son assentiment »*[27] ou (2-) pour nous, la compréhension, avec ou sans adhésion, des prémisses posées par chaque *« actif »,* prémisses pouvant être différentes et même opposées selon les personnes.

Puis Spinoza, avec la proposition E3-P59, établit un lien entre être actif et les affects joyeux : *« Parmi tous les sentiments qui se rapportent à l'esprit en tant qu'il est actif, il n'en est point qui ne se rapportent à la joie ou au désir. ».* Nous prenons acte, par exemple, que le désir est plus constructif, en poussant à être *sous la conduite de la raison,* que la colère ou l'indignation, qui peuvent pousser à faire n'importe quoi d'irréfléchi (sauf si ces sentiments évoluent d'abord en désir, en particulier en un désir commun poussant à s'associer[28]).

Enfin, le scolie de E3-P59 cite deux affects dans lesquels la Raison est mentionnée comme une conduite à respecter pour accomplir son désir, respectivement *« Désir par lequel chacun s'efforce de conserver son être »* pour *Fermeté* et *« Désir par lequel chacun s'efforce d'aider les autres hommes et de se les attacher par l'amitié »* pour *Générosité*. Il est entendu que *« conserver son être »* et *« aider les autres hommes et se les attacher par l'amitié »* sont des choses poussées par toutes sortes d'affects dont ceux se rapportant *« à la joie ou au désir ».* Ces prémisses, poussées par ces affects, sont des idées posées *« conçues par soi »*. Toutefois, selon Spinoza, ce ne sont que ces *« sentiments* [joie et désir] *qui se rapportent à l'esprit en tant qu'il est actif »* qui poussent à respecter ces prémisses sous la conduite de la Raison. A contrario, un affect dominé par la peur peut pousser à *« conserver son être »* et un affect dominé par l'indignation peut pousser à *« aider les autres hommes et se les attacher par l'amitié »,* mais cela ne sera pas mis en œuvre sous la conduite de la raison, sauf si ces affects de peur ou d'indignation poussent ensuite à un désir de ...

Jusque là donc, chez Spinoza, la Raison n'est mobilisée que pour indiquer une manière de réaliser quelque chose poussé par ses affects. Il y a un clair respect des 7 axiomes de E1 : Nos affects nous poussent à des choses (des idées et des actions considérées à priori comme « bonnes ») fondées sur des prémisses posées *« conçues par soi »* (axiomes 1 et 2) et lorsque ces affects *« se rapportent à la joie ou au désir »,* ils poussent également à être sous la conduite de la raison au regard de cette chose « bonne », quelle qu'elle soit (respect des axiomes 3 à 7).

Cette distinction entre prémisses explicitement posées et idées effets de celles-ci et plus ou moins conduites par la raison n'est plus aussi claire dans E4, à propos de la *« connaissance (vraie) du bon et du mauvais »*. Cette *connaissance* est abordée dès la préface de E4, d'abord au regard de chaque

27 Préface des Principes de la philosophie de Descartes (trad : Louis Meyer). Si ces notions communes sont relatives à des nécessités, des lois de la nature vécues par tous, cet assentiment unanime est plausible.

28 Voir Spinoza, T.P. 3-9 et 6-1

humain (mélancolique, endeuillé, sourd), puis à l'aune de l'utilité, puis à l'aune des sentiments (E4-P8), puis au regard de *« la Raison vraie »* (E4-P17). Cette évolution est à questionner.

Dans la préface de E4, Spinoza pose que le « bon » et le « mauvais » est affaire de chacun : *« "En effet, une seule et même chose peut être, dans le même temps, bonne et mauvaise, et même indifférente. Par exemple, la musique est bonne pour le mélancolique, mauvaise pour celui qui est en deuil ; mais pour le sourd, elle n'est ni bonne ni mauvaise ».* Puis, dans cette même préface, suite à cet exemple de la musique, et même avant de poser explicitement les définitions E4-D1 et D2 (idées conçues par soi posées en application de l'axiome 2 de E1), Spinoza donne déjà une définition du « bon » et du mauvais » : *« Par bon, j'entendrai donc par la suite ce que nous savons avec certitude* ***être un moyen de nous approcher de plus en plus du modèle de la nature humaine que nous nous proposons*** *; par mauvais, au contraire, ce que nous savons avec certitude nous empêcher de reproduire ce modèle.* Donc, suite à l'exemple de la musique, dans lequel sont mentionnés des humains différents (*mélancoliques, endeuillés, sourds*), cette définition semble prendre en compte les différences entre les humains en mentionnant *« un moyen de nous approcher de plus en plus du modèle de la nature humaine que nous nous proposons ».*

Toutefois, cette ouverture à des humains variés se referme du fait de la formule pragmatique *« nous être utile »* dans la définition explicite E4-D1 : *« Par bon, j'entendrai ce que nous savons avec certitude* ***nous être utile****. »*. Ensuite, les sentiments sont mobilisés pour valider une connaissance dans une autre définition pour discerner le bon du mauvais, définition posée dans la proposition E4-P8 (*« La connaissance du bon et du mauvais* ***n'est rien d'autre qu'un sentiment*** *de joie ou de tristesse, en tant que nous en sommes conscients »*) en mobilisant les définitions E4-D1 et D2, ainsi que les définitions se rapportant à la joie et la tristesse. Mais *être conscient* de ces affects là ne vaut pas raison, comme le dit auparavant le fameux scolie de E3-P9 (*« Il est donc établi par tout cela que nous ne faisons effort vers aucune chose, que nous ne la voulons, ne l'appétons ni ne la désirons, parce que nous jugeons qu'elle est bonne ; mais, au contraire, que nous jugeons qu'une chose est bonne, parce que nous faisons effort vers elle, que nous la voulons, l'appétons et la désirons »*) à savoir qu'une chose est appréciée comme bonne ou mauvaise selon ses affects et non selon sa Raison, quand bien même un raisonnement, le sien ou celui d'un autre, provoque une idée dans le mode affect de la pensée. Mais, le type passif ou actif de cet affect et son intensité ne valident pas la rigueur géométrique du raisonnement selon les 7 axiomes de E1, sauf à admettre qu'au moins certaines idées conçues par soi soient posées en tant que prémisses de ce raisonnement, idées poussées par des affects actifs.

Enfin, les propositions E4-P15, E4-P16 et E4-P17[29] évoquent une *« connaissance vraie du bon et du mauvais »* sous la conduite de *« la Raison vraie » :* Autant la proposition (*« Le désir qui naît de* ***la connaissance vraie du bon et du mauvais*** *en tant qu'elle a pour objet des choses contingentes* (Voir E4-D3[30])*, peut encore beaucoup plus aisément être empêché par le désir de choses qui sont présentes.. »*), que la précision dans la démonstration de E4-P17 (*« Je crois avoir ainsi montré la cause pourquoi les hommes sont plus émus par une opinion que par la Raison vraie, et pourquoi la connaissance vraie du bon et du mauvais provoque des émotions de l'âme »*) nous suggèrent que la *« Raison vraie »* sait discerner le bon du mauvais, et ce au regard des définitions 1 (*« Par bon, j'entendrai ce que nous savons avec certitude nous être utile »*) et 2 de E4 (*« par mauvais, au contraire, ce que nous savons avec certitude empêcher que nous possédions quelque bien* »).

Cette *connaissance « avec certitude »* (selon E4-D1) procédant de *« la Raison vraie »* ne semble plus être liée à des affects, même si *cette connaissance vraie* fait *naître* du désir. Cela nous semble

29 Ces 3 propositions font état *« de la connaissance vraie du bon et du mauvais »*

30 E4-D3 : *« les choses particulières, je les appelle* ***contingentes*** *en tant que, lorsque nous portons notre attention sur leur seule essence, nous ne trouvons rien qui pose nécessairement leur existence ou qui l'exclue nécessairement. »*

une évolution importante, alors même que cette *« **connaissance vraie du bon et du mauvais** en tant qu'elle a pour objet des choses contingentes »,* est dite à propos d'un autre sujet à savoir la propension de l'humain à *« voir le meilleur et à l'approuver et à faire le pire »* comme le dit Ovide.

De toutes ces étapes, depuis la préface de E4, jusqu'à la proposition E4-P17 (*« Le désir qui naît de **la connaissance vraie du bon et du mauvais** en tant qu'elle a pour objet des choses contingentes, peut encore beaucoup plus aisément être empêché par le désir de choses qui sont présentes.. »*), nous pouvons en conclure deux idées en accord avec celles-ci : (1-) La méthode de raisonnement est unique et repose sur les axiomes 3 à 7 de E1, (2-) La raison à propos d'une chose singulière est particulière à chacun (ex : le mélancolique, l'endeuillé, le sourd à propos de la musique, selon Spinoza), selon ses affects actifs poussant à poser des idées conçues par soi en application des axiomes 1 et 2 de E1. Ces deux idées sont adéquates à toutes les définitions ou propositions de Spinoza quant à *la connaissance vraie du bon et du mauvais* que nous venons d'analyser.

Une *« connaissance vraie »* doit être, par définition, conforme aux 7 axiomes de E1, donc constituée d'idées adéquates entre elles, idées posées *« conçues par soi »* (les prémisses) et idées *« conçues par autre chose »* (parmi ces *choses*, des idées posées *« conçues par soi »*). Le « bon » et le « mauvais » ne peuvent être appréciés qu'au regard de critères qui, d'une manière ou d'une autre, procèdent de prémisses désirées, posées et non démontrées, *« conçues par soi »*. Il y a nécessité de poser ces critères comme le suggère l'axiome 2 de E1 (*« ce qui ne peut être conçu par autre chose, **doit** être conçu par soi. »*[31]). Sur le même sujet à juger « bon » ou « mauvais », par exemple la musique, les prémisses des uns pouvant être différentes de celles d'autres, le jugement « bon » ou « mauvais » par des personnes différentes sera différent à propos du même morceau et le jugement « bon » ou « mauvais » de la même personne à propos de morceaux différents (Lieder de Schubert, rap, jazz) sera certainement différent selon les prémisses posées se rapportant à des critères « musicaux » propres à chacun, selon son modèle de la nature ou de l'essence de la musique.

Dans la suite de E4, *« La Raison », « La Raison vraie »* selon E4-P17, est mobilisée en permanence pour *demander, prescrire* ou *commander.*

Ainsi, dans le scolie de E4-P18 (*« Le désir qui naît de la joie est plus fort, toutes circonstances égales d'ailleurs, que le désir qui naît de la tristesse »*) Spinoza **montre (et non « démontre »)** *« ce que c'est que **la Raison nous prescrit** et quels sentiments conviennent avec les règles de la Raison humaine, et quels au contraire leur sont contraires. ».* Il précise *« il convient d'abord de **montrer** brièvement ici les **commandements** mêmes de la Raison, afin que chacun perçoive plus facilement quelle est mon opinion »* convenant ainsi qu'il exprime une opinion[32] qui n'est en rien le résultat d'une démonstration. Ses opinions sont les suivantes : *« Comme la Raison ne **demande** rien contre la Nature, elle demande donc que chacun s'aime soi-même ».*et *« chacun s'efforce, autant qu'il est en lui, de conserver son être ..d'après les lois de sa propre nature ».* Spinoza souligne là que La Raison et que toute Raison de quiconque à propos d'une chose singulière doit dans ses prémisses tenir compte des nécessités de la nature de celui-ci ou plutôt tenir compte de ce qu'il perçoit comme nécessité de sa nature. La mobilisation des axiomes 1 et 2 de E1 conduisent à distinguer les idées *conçues par soi* dont celles conduisant aux *« opinions » « Comme la Raison ne demande rien contre la Nature, elle demande donc que chacun s'aime soi-même ».*et *« chacun s'efforce, autant qu'il est en lui, de conserver son être ..d'après les lois de sa propre nature ».* Pour fonder ces deux *« opinions »*, il est nécessaire de poser une idée *conçue par soi* qui peut être

31 Notons que cet axiome 2 de E1, disant que si une idée est considérée comme nécessaire et qu'elle ne peut se déduire d'autres idées (prémisses ou propositions), elle doit être posées comme prémisse (définition ou postulat ou axiome) n'est jamais mobilisé par Spinoza dans l'Éthique.

32 « opinion » donc connaissance du 1. genre (E2-P40)

« persévérer dans mon être, donc tenir absolument compte de ce que je perçois comme nécessité de ma nature ». Cette prémisse est partagée par bien des gens[33]. Mais que poser, par exemple, au regard des nécessités de la nature des autres ? La suite du scolie nous donne *l'opinion* de Spinoza sur ce point.

Spinoza s'appuie alors sur E2-Postulat 4 (*« le corps humain a besoin, pour se conserver, d'un très grand nombre d'autres corps, par lesquels il est continuellement comme régénéré »)* pour écrire « *que nous ne pouvons jamais faire que nous n'ayons besoin de rien d'extérieur à nous pour conserver notre être et que nous vivions de façon à n'avoir aucun commerce avec les choses qui sont hors de nous ».* Les termes *« besoin de rien de l'extérieur »* et *« choses qui sont hors de nous »* donnent à penser que les choses extérieures à nous dont nous avons besoin sont surtout des choses du type biens et services, mais il écrit ensuite que ce *« commerce»* ne concerne pas seulement des choses mais aussi des hommes jusqu'au résumé *: « A l'homme, il n'est donc rien de plus utile que l'homme »* et précise enfin la mise en œuvre de cette utilité en écrivant que les hommes conviennent (s'accordent) entre eux *: « les hommes ... ne peuvent rien souhaiter de supérieur pour conserver leur être que de convenir tous en toutes choses.... et ....ils cherchent tous en même temps ce qui est utile à tous en commun »,* cet accord étant du type secours mutuel et désir pour l'autre de ce que l'on désire pour soi *: « il suit que les hommes ... qui cherchent sous la conduite de la Raison ce qui leur est utile, n'appètent rien pour eux-mêmes qu'ils ne désirent pour les autres hommes, et par conséquent sont justes, de bonne foi et honnêtes ».*

Tout ce raisonnement ne part que du postulat 4 de E2, sans mobilisation d'autres postulats ou propositions, sans exposer des arguments. Que d'autres hommes soient utiles à l'homme pour que celui-ci assouvisse son besoin d'un très grand nombre d'autres corps (E2 postulat 4), cela peut s'entendre intuitivement et être accepté en tant que postulat, idée *conçue par soi*. Qu'ensuite, cela conduise l'homme à nécessairement *s'accorder*, l'entendement peut également l'admettre intuitivement même si aucun argument n'étaye cette proposition, qui est donc à considérer comme une idée *conçue par soi* selon l'axiome 2 de E1,

mais que cet accord soit celui décrit accompagné de l'affect d'appéter « *rien pour eux-mêmes qu'ils ne désirent pour les autres hommes »* aucun raisonnement, aucun argument, aucun postulat ou axiome ne permet de le fonder et Spinoza n'en fournit aucun dans les quelques lignes du scolie de E4-P18.

D'autres accords que celui produit par une délibération habermassienne sont courants, selon en particulier la puissance d'agir de chacun (*la raison du plus fort est toujours la meilleure*[34]), et appéter quelque chose pour soi-même ne conduit pas à le désirer pour les autres, mais parfois à se servir utilement des autres pour l'obtenir sans désirer du tout qu'il l'obtienne aussi, bien au contraire. Par exemple, l'argent n'est pas la moindre des choses que certains appètent pour eux-mêmes ; ils trouvent alors utile d'utiliser les autres pour se faire moyennant des règles d'appropriation bien particulières des moyens de production à but lucratif[35] et un accord du type contrat de travail, autrement dit contrat de subordination, en désirant les payer le moins possible, leur prémisse (ou notion pas très commune) étant que les salariés sont avant tout des variables de coûts, ajustables.

Bref, Spinoza montre ce qu'il désire, des hommes « *justes, de bonne foi et honnêtes »,* mais ne le démontre pas. Une idée aussi déterminante et considérée comme nécessaire par Spinoza aurait dû être posée comme postulat selon l'axiome 2 de E1. Ce postulat aurait ensuite pu fonder l'idée que « *si deux individus entièrement de même nature sont joints l'un à l'autre, ils composent un individu*

33 À savoir, en paraphrasant Spinoza, *une énonciation claire et distincte à laquelle nul ne peut lui refuser son assentiment*
34 J. de la Fontaine : *le loup et l'agneau.*
35 Voir, par exemple, l'article *Les trois jalons caractérisant le capitalisme* à propos des procédés d'appropriation.

deux fois plus puissant que chacun d'eux en particulier », ainsi que l'idée d'appéter « *rien pour eux-mêmes qu'ils ne désirent pour les autres hommes ».* Néanmoins, ces deux idées sont loin d'être acquises si des hommes sont postulés être *injustes, de mauvaise foi et malhonnêtes.*

Sans même postuler l'existence de tels hommes, la proposition suivante E4-P19 de Spinoza (*« Chacun, d'après les lois de sa nature, appète nécessairement, ou a en aversion, ce qu'il juge être bon ou mauvais »*) remet en cause la possibilité d'un accord raisonnable *:* Si un homme est conscient que les lois de sa nature sont différentes de celles de la nature des autres, il a conscience que ce qu'il appète pour lui-même peut provoquer de l'aversion pour un autre. Il peut alors également avoir conscience qu'établir un accord avec des personnes dont les lois de leur nature sont différentes ou même en contradiction avec les lois de sa propre nature peut se faire de manière très conflictuelle.

Cette proposition E4-P19 confirme l'adéquation de nos deux idées avec les différentes considérations de Spinoza quant à *la connaissance vraie du bon et du mauvais* et aux modalités d'accords entre les hommes : (1-) La méthode de raisonnement est unique et repose sur les axiomes 3 à 7 de E1, (2-) La raison à propos d'une chose singulière est particulière à chacun, selon *« les lois de sa nature »* (ex : le mélancolique, l'endeuillé, le sourd à propos de la musique, selon Spinoza), et selon ses affects actifs poussant à poser des idées conçues par soi en application des axiomes 1 et 2 de E1. Néanmoins, la proposition E4-P35 et sa démonstration sont révélatrices du désir de Spinoza à ce que la puissance de la Raison prescrive et fasse convenir les hommes malgré des lois de la nature propre à chacun.

Cette proposition E4-P35 (*« Dans la mesure seulement où les hommes vivent sous la conduite de la Raison, ils conviennent nécessairement toujours par nature. »*) reprend de fait, mais sans y faire référence, ce qui est « montré » (écrit Spinoza) et non démontré (à savoir *« ce que c'est que la Raison nous prescrit*) dans le paragraphe « démonstration » de E4-P18 (*« les hommes ... ne peuvent rien souhaiter de supérieur pour conserver leur être que de convenir tous en toutes choses »*). Spinoza y poursuit sa démonstration à propos de la distinction entre le bon et le mauvais : *« Mais puisque chacun, d'après les lois de sa nature, appète ce qu'il juge être bon, et s'efforce d'écarter ce qu'il juge être mauvais (selon la proposition E4-P19 » [« Chacun, d'après les lois de sa nature, appète nécessairement, ou a en aversion, ce qu'il juge être bon ou mauvais »])*, elle même s'appuyant sur la proposition E4-P8 (*« La connaissance du bon et du mauvais n'est rien d'autre qu'un sentiment de joie ou de tristesse, en tant que nous en sommes conscients »), et puisque, en outre, ce que nous jugeons être bon ou mauvais d'après le commandement de la Raison, est nécessairement bon ou mauvais (selon E2-P41 (« La connaissance du premier genre est l'unique cause de la fausseté, tandis que celle du second et du troisième est nécessairement vraie. »)), les hommes donc, dans la mesure seulement où ils vivent sous la conduite de la Raison, font nécessairement ce qui est nécessairement bon pour la nature humaine et conséquemment pour chaque homme, c'est-à-dire (selon le corollaire de E4-P31) ce qui convient avec la nature de chaque homme. Et par conséquent les hommes conviennent nécessairement aussi toujours entre eux, en tant qu'ils vivent sous la conduite de la Raison ».*

Dans cette démonstration de E4-P35, Spinoza mobilise d'une part l'idée que la « *connaissance du bon et du mauvais »* est une affaire de *« sentiments » « d'après les lois de* ***SA*** *nature »* (en mobilisant E4-P19 qui mobilise E4-P8), et d'autre part l'idée de *« ce que nous jugeons être bon ou mauvais d'après le commandement de la Raison »* certaines choses (*« ce que »).*

Si chacun a **sa** Raison, à savoir respectant les axiomes 3 à 7 de E1, mais fondée sur des prémisses différentes comme le permet l'axiome 2 de E1, ces deux idées sont adéquates entre elles et surtout avec leurs prémisses respectives, mais elles rendent difficiles un accord sous la conduite d'une raison et pas d'une autre. Par contre, si **la** Raison est considérée comme commune à tous (à savoir, respect des axiomes 3 à 7 de E1 ET mêmes prémisses posées au titre de l'axiome 2), ces deux idées

sont contradictoires, sauf à poser que la nature de chaque homme est régie par des lois assez similaires pour qu'elles déterminent les mêmes sentiments poussant aux même idées *conçues par soi* fondant leur raison et donc aux mêmes jugements sur ce qui est bon ou mauvais. C'est ce que semble poser Spinoza en parlant de ce qui est *« bon pour la nature humaine et conséquemment pour chaque homme »,* comme s'il y avait, à propos de toute chose, la prise en compte possible d'une *nature commune humaine* de chaque homme poussant à poser les même idées *conçues par soi*. Aucune prémisse de l'Éthique à propos de l'homme induit cette hypothèse de nature commune. Seul le scolie de E4-P50 (voir plus loin) mentionne un trait caractérisant l'*inhumain* : *« Celui, en effet, qui n'est mû ni par la Raison ni par la pitié à être secourable aux autres, on l'appelle justement inhumain ».*

En conclusion, la Raison de Spinoza évolue tout au long de l'Éthique. Cette Raison consiste d'abord à avoir « *des notions communes et des idées adéquates des propriétés des choses »* raison que Spinoza appelle *« Raison et connaissance du second genre. ».* Ces *« notions communes »* sont les 7 axiomes de E1 et elles sont universelles, communes à toute raison. Puis, Spinoza ajoute d'autres notions communes à cette Raison, d'autres prémisses, relatives à la complexion de l'homme, ex : hommes « *justes, de bonne foi et honnêtes »,* ayant le soucis du bien commun, ayant la connaissance vraie du bien et du mal, *n'agissant « jamais par fourberie, mais toujours de bonne foi »* (E4-P72), etc. Il ne les pose pas explicitement dans les prémisses des parties correspondantes, ne respectant pas ainsi l'axiome 2 de E1. Ces notions communes sont propres à l'objet à propos duquel une raison « géométrique » est construite. Dans E4, cet objet est l'humain vertueux car conduit par la raison.

Bref, *« La Raison vraie »,* pour être vraie, doit respecter les 7 axiomes de E1, et d'abord les 2 premiers : une *Raison*, pour qu'elle soit *vraie*, doit n'être fondée que sur les prémisses posées, idées conçues par soi, dont certaines peuvent être des opinions, dont celles de Spinoza, et d'autres des désirs, comme celui de Spinoza pour des hommes « *justes, de bonne foi et honnêtes ».* Ces objets de désirs ne sont pas toujours des réalités, comme le stipule l'axiome 7 de E1.

« La Raison vraie » de Spinoza, et ses *« notions communes propres »* posées, sont donc poussées par le désir de celui-ci. Ce désir le conduit même à définir ce qu'il considère être dans la nature humaine, et ce qu'il considère être inhumain. En effet, dans le scolie de E4-P50, Spinoza précise une caractéristique de la nature humaine : *« ..je parle expressément ici de l'homme qui vit sous la conduite de la Raison. Celui, en effet, qui n'est mû ni par la Raison ni par la pitié*[36] *à être secourable aux autres, on l'appelle justement inhumain, car il paraît être dissemblable de l'homme ».* Soulignant ce scolie, Sophie Laveran[37] parle du « concept d'inhumanité » que Spinoza évoque donc dans E4-P50 : « l'inhumanité caractérise *« celui que ne meut ni raison ni pitié à être secourable aux autres »* » . Cette définition de « l'*inhumain » (« on l'appelle »)* est déterminante et est une idée *« conçue par soi ».* Elle aurait due, d'après E1-axiome 2, être explicitement posée dans une définition. *S*i cette définition, idée *conçue par soi,* était vraiment une *« notion commune »,* elle permettrait l'idée que *Celui, en effet, qui est mû par la Raison et par la pitié à être secourable aux autres, on l'appelle justement humain,* sans toutefois poser que la raison de chaque *humain* ainsi défini soit fondée sur les mêmes autres idées *« conçues par soi »* : Dans la catégorie des humains mus *par leur Raison et par la pitié à être secourable aux autres,* il y a certainement une très grande variété.

Cette caractérisation de la nature humaine, presque l'homme « bon par nature » de Rousseau éclaire l'idée spinoziste, poussée par le désir, que sous la conduite de la raison l'humain se comporte

36 Être sous la conduite de la Raison augmente la puissance d'agir et la pitié est un affect passif diminuant la puissance d'agir : association « géométriquement » inadéquate ?

37 Sophie Laveran, *Les idées de la nature humaine : l'anthropologie critique et pratique de Spinoza*

avec les autres comme cela est décrit dans E4-P35 et sa démonstration.

Est ce à dire que les hommes décrits dans T.P. 2-14[38] sont inhumains ? Non : ils sont tels qu'ils sont. Nous formulons donc 2 hypothèses : (1-) prendre les hommes absolument tels qu'ils sont, chacun avec sa raison, (2-) raison commune comme entendement du 2. genre, comme façon commune à tous les humains de connaître (hypothèse équivalente à *universalité du processus de formation des idées « sous la conduite de la raison » : respect des 7 axiomes de E1, notions communes universelles*) et pour discerner le vrai du faux, le bon et le mauvais étant appréciés au regard d'autres prémisses ou *notions communes propres* posées, prémisses relatives à l'objet singulier à connaître. Cette raison ou plutôt ces raisons, à propos de choses singulières, sont donc fondées sur des prémisses sur la base desquelles des édifices logiques d'idées qui se tiennent plus ou moins sont élaborés. Ces raisons sont multiples et si certaines permettent de juger ce qui est « bon » ou « mauvais » parmi les choses établies comme « vraies », cela n'est acceptable que pour ceux qui partagent entièrement les prémisses, *notions communes propres*, de ces raisons.

Enfin, SI ce qui est « vrai » de par les prémisses posées leur provoque des affects de joie ALORS il le considère comme « bon » (en accord avec le scolie de E3-P9 et avec E4-P8 et P19) non pas du fait d'un raisonnement, mais du fait du choix préalable de ces prémisses, le raisonnement n'étant qu'à posteriori, que conséquence du choix des prémisses, que justification.

Argumentation pour des Raisons multiples selon ses affects

Cette argumentation emprunte le chemin suivant :

Prise en compte de Raisons multiples en mobilisant Popper et Kuhn.

Mobilisation de philosophes (Hume, Pascal) pour postuler une dialectique affects&Raisons

Démonstration empirique et théorique de Raisons multiples à propos d'une chose selon les affects du penseur et les nécessités de la nature de la chose qu'il considère.

Dialectique des Raisons multiples en mobilisant Popper et Kuhn.

Il y a donc des Raisons multiples à propos d'une chose singulière, chose singulière partie plus ou moins grande de la Nature.

Pour les sciences dures, les travaux de Popper et Kuhn sont mobilisés depuis longtemps pour les analyser, les apprécier, jusqu'à les réfuter.

Nous montrons qu'ils peuvent être également mobilisés pour analyser les sciences humaines et surtout toutes les Raisons humaines ordinaires, dont celles qui s'incarnent dans les institutions humaines, dans les mœurs et règles sociales de toute sorte et les comportements des individus.

Avant tout, la Raison est toujours à propos de quelque chose qui nous affecte et elle est désirée ou non pour considérer et prendre en compte cette chose. Cela vaut pour le scientifique aussi bien que pour chacun d'entre nous dans le quotidien. Nous nous permettons donc de mobiliser les travaux de Popper&Kuhn à propos des sciences dures pour analyser tout type de raisons.

Notre mobilisation de Popper&Kuhn repose sur un article de Léna Soler[39]. L'analyse et la

38 « Dans la mesure même où les hommes sont tourmentés par la colère, l'envie, ou par quelque autre affect de haine, ils […] s'opposent les uns aux autres, …. Et puisqu'ils sont pour la plupart soumis par nature à ces affects, les hommes sont donc par nature ennemis »

39 Léna Soler, « Popper et Kuhn sur les choix inter-théoriques », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 11-1 | 2007, mis en ligne le 27 juin 2011, URL : http://philosophiascientiae.revues.org/318 ; DOI : 10.4000/philosophiascientiae.318

mobilisation de cet article, assez longue, n'est pas faite dans cette contribution. Nous proposons ci-dessous quelques adaptations de cet article de Léna Soler pour appliquer son analyse et celles de Popper et Kuhn aux Raisons multiples relatives aux sciences humaines, aux institutions humaines, aux mœurs et règles sociales de toute sorte et aux comportements des individus, comportements fondés sur des idées « qui se tiennent » à propos d'une chose ou d'une autre.

Ainsi, nous parlons de *«confrontation entre Raisons différentes procédant de principes, de prémisses, différentes ou antagonistes; soit, dans les termes de Popper, confrontation entre « cadres » (frameworks) différents; ou, dans les termes de Kuhn, confrontation entre paradigmes parfois incommensurables ».*

Remarque : Peut être plus que dans les sciences dures, dans les sciences humaines, dans les institutions humaines, entre communautés différentes mais devant cohabiter, entre actionnaires et salariés, il y a des paradigmes incommensurables. Toutefois, tout n'est pas perdu !:

« L'adhérent d'un paradigme peut toujours en principe comprendre le sens et la raison d'être de ce que dit et fait l'adhérent d'un autre paradigme incommensurable, même si y parvenir exige un effort important[40] » malheureusement *« La traduction de certains concepts, justement ceux qui sont dits « incommensurables », est impossible* ». Il y a donc parfois un « dialogue de sourds » entre entendements fondés sur des prémisses trop différentes.

Plus précisément et comme dans les sciences dures,

1/ Il existe certes des énoncés que personne n'est prêt à contester et des arguments partiels que tous trouvent probants, mais la Raison 2 n'est en général pas uniformément supérieure à la Raison 1. Du point de vue de certaines comparaisons partielles, R2 peut supplanter R1, et vice-versa du point de vue d'autres comparaisons. Il y a des problèmes que résout R1 et pas R2 (ou qui n'en sont pas pour R2), exemple : Marx, Bourdieu, I.M. Young, Foucault éclairent mieux les dominations ; Boudon, avec le libre-arbitre, ou Spinoza, avec la libre-nécessité, éclairent mieux «les exceptions qui s'en sortent ».

2/ Il y a aussi des énoncés et des arguments problématiques :

 # Il y a des choses qui sont énonçables d'un côté et pas de l'autre (aspect important de l'incommensurabilité), d'où l'impossibilité d'une comparaison point-par-point totale : seule une comparaison partielle, la comparaison de certaines zones, de certains énoncés pouvant être mis en rapport, est possible. Autrement dit, des Raisons, celles d'institutions comme les entreprises, ou des théories comme la « théorie de l'échange social » développé entre autre par Georges Homans[41] et Peter Blau[42], ou entre personnes issues de milieu très différents, ont carrément des points aveugles.

 # Il y a des énoncés qui ne sont acceptables que du point de vue de l'une des Raisons et pas de l'autre.

 # Il y a des désaccords quant à l'importance/ pertinence des divers problèmes énonçables de part et d'autre (désaccord à rapporter soit au fait que surviennent des conflits entre les différentes valeurs partagées, et que différentes personnes n'opèrent pas avec la même hiérarchie de valeurs ; soit au fait qu'une même valeur partagée se trouve différemment appliquée par diverses personnes) [Kuhn 1965 : 1990, 386–388]. Mêmes dans les sciences dures, il est donc question de « valeurs », alors que dire lorsqu'il s'agit par exemple de Raisons qui conduisent les personnes à avoir certaines conduites et pas d'autres (obéissance ou rébellion, chacun pour moi ou secours mutuel).

40 Léna Soler,, *Ibid*

41 Homans George, « Social Behavior as Exchange », *American Journal of Sociology.*Volume 63, Number 6 | May, 1958

42 Blau Peter, *Exchange and power in social life*, New York, Wiley. 1964, 352p

« La difficulté est alors celle du bilan, qui engage inévitablement une évaluation possiblement non consensuelle de l'importance relative des différents éléments. Même en partant des mêmes prémisses et en procédant à partir d'arguments ne contrevenant pas aux règles de la logique, les évaluations globales des uns et des autres peuvent alors diverger. Même à s'en tenir aux ingrédients de la discussion à propos desquels les adhérents de R1 et de R2 s'accordent, le bilan peut ne pas être consensuel, dès lors que ces ingrédients sont pesés différemment. ». Cette analyse, dans le domaine des sciences dures, est encore plus pertinente pour tout ce qui touche les choses humaines !

Toujours d'après l'article cité, nous pouvons écrire *« Pour en savoir plus sur les « choix » entre Raisons différentes, il faut d'après Kuhn* ***se référer*** *à un système d'idées* [autres que, « au dessus » de, celles des édifices logiques des Raisons en cause] système *qui est en dernière analyse une explication psychologique (idées, valeurs dirigeant les individus), et sociologique (comment ce système d'idées se transmet et se renforce* par toute sorte d'affections, dont scolaire, imitation des affects, puissance de la multitude*).*

Nous disons que *« Se référer »* peu se faire en considérant les prémisses, l'essence, de chacune des Raisons et en s'interrogeant sur ce qui a poussé à choisir telle prémisse et pas telle autre, dont certaines communes à une autre Raison et d'autres non.

Y compris dans les sciences dures, les arguments raisonnables internes aux édifices logiques raisonnables, considérés ne suffisent pas à convaincre : Il y a toutes sortes d'à priori dans les prémisses qui sont elles-mêmes par définition des a priori, ex : soupçon d'occultisme, d'astrologie quant à la théorie de Newton, donc rejetée longtemps par les cartésiens : *« La théorie de Newton, 'englobante' par rapport aux théories de Galilée et Kepler, introduisit l'idée d'attraction, et avec elle celle de force, idées, écrit Popper, presque « astrologiques » et que les hommes les plus éclairés, Newton inclus, jugeaient occultes : « c'est pour cette raison que les cartésiens français ont été pendant si longtemps peu enclins à souscrire à la théorie de Newton » [Popper]. A ces réflexions fait écho le compte-rendu kuhnien : « la gravité, interprétée comme une attraction innée, était une qualité occulte... Apparemment, la seule solution était de rejeter la théorie de Newton [. . .], et c'est une solution qui fut largement adoptée » [Kuhn].* Au moins autant que dans les sciences dures, de tels a priori et rejets presque affectifs sont relativement courants dans les Raisons des sciences humaines, des institutions humaines, dans les raisons humaines qui règlent la vie humaine au quotidien.

Ailleurs dans le même article, Léna Soler note l'importance, à propos de la 2. loi de Kepler et en citant aussi bien Kuhn que Popper, d' *« une foi néo-platonicienne souvent mystique »,* de la *« confiance [de Kepler] dans les harmonies mathématiques»* (harmonie préétablie de Leibniz?).

Nous postulons donc que des croyances, des désirs, des affects interviennent aussi dans les édifices logiques, dans les raisons des sciences humaines, des institutions humaines, dans les raisons des hommes qui règlent leur vie au quotidien, que les prémisses de ces raisons soient explicites, implicites ou même inconscientes.

Raisons désirées, poussées par ses affects

Pour établir que les prémisses d'une raison peuvent être poussées par des affects, nous avons déjà souligné la dimension « psychologique » des paradigmes des sciences dures selon Kuhn. Nous citons ci-dessous Hume et Pascal pour qui les énoncés moraux ou les *« premiers principes »* ne procèdent pas de la raison, énoncés que nous considérons comme prémisses inspirant une vie sociale sous la conduite de la raison. Nous mentionnons également une démonstration empirique et théorique. Nous pourrions mentionner également tout le courant philosophique actuel sur les

émotions épistémiques, courant qui fait l'objet de l'article *(D-2) epistemologie ordinaire et émotions épistémiques au prisme de Spinoza*.

(1-) Mobilisation de philosophes (Hume, Pascal) pour postuler une dialectique affects&Raisons[43]

Pascal (Pensées, B282) : *« nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part essaye de les combattre ».*

Commentaire : Pascal étend le sens du mot *[cœur]* au domaine de la pensée spéculative, sans pour autant exclure l'affectivité, dont le contenu procède de la grâce divine. [44]. Selon Laporte Jean[45], le domaine du cœur couvre à peu près tout le champ de la vie psychologique et mentale. Le cœur intervient dans la foi, dans la morale, dans le goût esthétique. L'affect intervient aussi dans la science, dans la mesure où les *« propositions géométriques deviennent sentiments »*, mais surtout en ce que le sentiment est à la base de la géométrie et de toute science en général parce qu'il en donne les principes fondamentaux[46] (nous dirons « les prémisses » ou « notions communes »). En associant Spinoza et Pascal et si, spinoziste, nous excluons l'intervention divine quant au contenu du cœur, nous osons remplacer le mot « cœur » par les mots « affects » et « connaissance intuitive » dans la citation de Pascal, qui devient alors : *« nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par les sentiments et la connaissance intuitive[47]; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part essaye de les combattre ».* Cette citation est alors tout à fait cohérente avec notre concept d'une raison à propos d'une chose dont des prémisses (« *premiers principes »*) sont poussées par les affects ou ce qui est perçu comme nécessité de la nature de la chose (pensée spéculative intuitive), la vérité ou le « vrai » à propos de cette chose étant déterminée dans le cadre de cette raison.

Hume (Traité de la Nature Humaine., III i 1 6) : *« Since morals, therefore, have an influence on the actions and affections, it follows, that they cannot be deriv'd from reason ; and that because reason alone, as we have already prov'd, can never have any such influence. Morals excite passions, and produce or prevent actions. Reason of itself is utterly impotent in this particular. The rules of morality, therefore, are not conclusions of our reason ».*[48]

Aussi, l'idée puis le respect d'un précepte moral plutôt qu'un autre ne procède pas de la Raison mais du désir, des affects[49]. Plus généralement, toute chose (perçue sous l'attribut étendue ou pensée) qui affecte puissamment est prise en compte dans les prémisses des édifices logiques, des Raisons et raisonnements.

Comme le rappelle A. Comte-Sponville (intervention *« nous avons été spinoziste »*[50]),

43 Voir également la thèse de Julie Henry *« L'éthique spinoziste comme devenir. Variations affectives et temporalité de l'existence »* (06-2013 ENS Lyon)

44 URL http://www.penseesdepascal.fr/General/Lecoeur.php

45 *« Le cœur et la raison selon Pascal »*, p. 50 sq

46 URL http://www.penseesdepascal.fr/General/Lecoeur.php , dossier thématique : le coeur

47 Voir article *(A-3) critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses ecrits*, sur les relations entre les 3 genres de connaissance.

48 *" Puisque les mœurs ont donc une influence sur les actions et les affections, il s'ensuit qu'elles ne peuvent être dérivées de la raison ; et cela parce que la raison seule, comme nous l'avons déjà prouvé, ne peut jamais avoir une telle influence. La morale excite les passions, et produit ou empêche les actions. La raison par elle-même est totalement impuissante dans ce domaine. Les règles de la morale ne sont donc pas des conclusions de notre raison "*. Traduit avec www.DeepL.com

49 R. Boudon écrit (dans son article *« théorie du choix rationnel ou individualisme méthodologique ? »* la découverte | *revue du mauss,* 2004/2 - no 24, pages 281 à 309) *« On peut au contraire admettre sans réticence avec Hume que la raison est servante des passions. ».* Voir article (D-7) discutant l'individualisme méthodologique et l'ouvrage *« le juste et le vrai »* de R. Boudon

50 Le 20/10/2018, invité par l'Association des Amis de Spinoza

« Philosopher, disait Althusser, c'est raisonner sur des convictions.[51] *»* et cette phrase s'applique à quiconque souhaite vivre sous la conduite de sa raison.

(2-) Démonstration empirique (dans le cadre de ma thèse en sociologie du travail[52]) montrant le primat des affects et des corrélations fortes entre affects et énoncés moraux.

(3-) Démonstration théorique avec une approche spinoziste de Raisons multiples selon affects et nécessités de la nature : les Raisons humaines, édifices d'idées issus du mode « entendement » de l'attribut Pensée et respectant les 7 axiomes de E1, procèdent de prémisses pouvant être des propositions d'autres Raisons humaines « en amont », mais in fine les prémisses ne peuvent être que des idées soient issues du mode « affects » de l'attribut Pensée, soient issues directement d'affections perçues comme procédant de *lois naturelles*, de nécessité de la nature.

Vivre (être, penser, comprendre, agir) sous la conduite de la Raison suppose l'élaboration d'un édifice logique fondé sur des prémisses, définitions et postulats, prémisses indémontrables dans cet édifice logique mais qui en assure la cohérence et fondé également sur une arithmétique cohérente avec les prémisses[53]. Ces prémisses peuvent certes être elles aussi élaborées sous la conduite de la raison, avec également des prémisses qui fondent cette conduite là, et ainsi de suite itérativement et ce jusqu'à « remonter » inévitablement à des prémisses qui relèvent d'autre chose que de la Raison et même de l'entendement, donc soit des prémisses procédant de ce qui est perçu comme des nécessités de la nature, soit des prémisses poussées par des affects[54].

Remarque : De fait, nous reprenons la démonstration de Descartes (troisième méditation, AT, IX-I, 33) : « Et encore qu'il puisse arriver qu'une idée donne la naissance à une autre idée, cela ne peut pas toutefois être à l'infini, mais il faut à la fin parvenir à une première idée, dont la cause soit comme un patron ou un original, dans lequel toute la réalité ou perfection soit contenue formellement et en effet, qui se rencontre seulement objectivement ou par représentation dans ces idées ». *Appliqué à notre concept d'édifice d'idées, les* « premières idées » *sont les prémisses de cet édifice. Ces prémisses fondent toutes les autres idées de l'édifice. Ces prémisses contiennent déjà* « toute la réalité ou perfection » *(ou imperfection !) de l'édifice.*

Introduction de raisons multiples dans les écrits de Spinoza

L'introduction et l'explicitation de raisons multiples (raisons sur un sujet singulier et fondées sur des « notions communes propres » à ce sujet, mais différentes selon les individus ou institutions) dans les écrits de Spinoza est une suite raisonnable à cet article et ne remet pas en cause ses écrits, notamment sur l'importance des affects :

les affects actifs procédant de la joie ou du désir poussent à être sous la conduite de sa raison, raison d'autant plus partageable qu'elle est fondée sur des notions communes dont les *« énonciations* [sont] *si claires et distinctes que nul, pour peu qu'il ait compris les mots, ne peut*

51 Althusser, lettre à Jean Guitton, août 1972, cité par Jean Guitton, *Un siècle, une vie*, *op. cit*., p. 155.

52 Voir *article (C-3) Diversité des perceptions exprimées et des conduites sociales des salariés_question de convictions et de passions* Engagement social dans le champ économique au regard de l'éthique personnelle ; Thèse soutenue en 09-2017.

53 Les prémisses sont posées du fait des axiomes 1 et 2 de E1, et l'arithmétique est définie par les axiomes 3 à 7 de E1, arithmétique fondée sur les causes et leurs effets.

54 D'après Spinoza (corollaire E2-P13 (*« Il suit de là que l'homme consiste en un Esprit et en un Corps, et que le Corps humain existe, comme nous le sentons. »*) et scolie E2-P21 (*« l'esprit et le corps, sont un seul et même individu, qui est conçu tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous celui de l'étendue »*) et avant dans démonstration de E1-P31 : *« Par entendement nous n'entendons pas la pensée absolue, mais seulement un certain mode de penser qui diffère des autres tels que le désir, l'amour, etc. »* puis E2-D3 *« les modes de penser, comme l'amour, le désir ou tout ce qui peut être désigné du nom de sentiments de l'âme ».*), l'humain est perçu par 2 attributs (étendue et pensée) dans 3 modes (Corps pour l'étendue, affects et entendement pour la pensée), et c'est tout.

leur refuser son assentiment »[55].

Cet article conduit donc à l'article *(A-3) critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses ecrits..*

Suite à ces articles, notre article (B-2) *Prémisses fondamentales pour toute SHS* développe les prémisses (notions plus ou moins communes) déterminantes susceptibles de fonder toute société humaine et notre article (B-2-a) *Thèses communes pour toute SHS* les résume.

55 Préface des Principes de la philosophie de Descartes (trad : Louis Meyer)

Annexe : La raison singulière d'une mathématique

L'analyse des mathématiques permet de souligner la singularité de toute raison, de toute rationalité.

Pour Spinoza, Descartes, Leibniz, la géométrie d'Euclide est considérée comme une vérité universelle, éternelle[56]. Néanmoins, la géométrie d'Euclide repose sur quelques prémisses, notions communes largement partagées : 35 définitions (point, segment, droite, etc.), 5 postulats et 5 axiomes (Notions ordinaires)[57]. D'autres géométries (Riemann, Lobatcheskvi), reprenant beaucoup de prémisses d'Euclide mais pas le 5.ième postulat, sont également rigoureuses, rationnelles, « vraies ».

Aucune des prémisses de ces géométries ne repose sur des nécessités de la nature : elles reposent toutes in fine sur des désirs de leur inventeur, ex : pour Euclide, peut-être un désir de « coller » aux perceptions[58] de la réalité; pour Cardan[59] peut-être un désir de complétude. C'est la qualité de leur édifice d'idées (de théorèmes), ainsi que les modèles qu'elles permettent (pour construire un sens aux phénomènes de la nature) qui font que les mathématiques emportent l'adhésion de tout humain rationnel. Et pourtant ….

Depuis longtemps, les Raisons ou modèles, les édifices logiques d'idées ayant trait à des choses de la nature (sciences « dures ») sont multiples et imparfaits comme le montrent les travaux de Popper et Kuhn. Depuis le 19. siècle, on sait qu'il en est de même en mathématique et depuis Gödel on sait également qu'il est impossible de concevoir une mathématique parfaite selon les trois critères de Frege[60] : d'après le deuxième théorème d'incomplétude de Gödel (ou plutôt de cohérence), la cohérence d'une mathématique, une fois bien construite, n'est jamais parfaite et ne dépend que des prémisses posées à priori, prémisses indémontrable dans la théorie elle-même.

Cela vaut pour toutes les sciences mais également pour les escroqueries : un système de Ponzi, montage pyramidal et édifice d'idées qui se tient bien (donc on y croit!), repose bien entendu sur des prémisses, dont une souvent non dite mais bien réelle: une population sans cesse renouvelée « investissant » son argent. Un escroc doué comme Bernard Madoff[61] a su assez longtemps renouveler sa clientèle, mais pas indéfiniment. Pour y croire, sa clientèle avait certainement une prémisse déterminante : désir d'argent facilement gagné.

Compte tenu de la grande variété des raisons à propos d'une chose, variété excluant à priori toute idée de raison « universelle », c'est surtout en considérant les prémisses de chaque raison à propos de la même chose singulière qu'il faut apprécier les dialectiques et les conflits entre « rationalités ».

56 Le fait que la somme des angles d'un triangle soit égale à 2 droits est perçu par Spinoza comme une *« vérité éternelle » ;* Spinoza E1-P17 scolie : *« de la nature du triangle il suit de toute éternité et pour l'éternité que ses trois angles égalent deux droits »*.

57 Le livre I des Éléments d'Euclide pose les fondements pour la suite de l'ouvrage. Il contient : 35 définitions de vocabulaire ; 5 postulats plus un apocryphe , 5 notions communes plus quatre apocryphes; 48 propositions. ((Éléments (Euclide) wikipedia)

58 Néanmoins, sur notre terre sphérique, même sur une mer d'huile, une géométrie plane relève d'une perception erronée. De même, les bordures d'une longue route droite sont perçues se rejoindre à un point de fuite.

59 Vers 1545, Cardani invente le nombre « sophistiqué » ou « extraordinaire », que Descartes (par dérision ?) appellera nombre imaginaire.

60 Dans « Begriffsschrift (1879, trad. Corine Besson, Vrin, 1999), Frege clarifie le raisonnement logique. Cette formalisation propose les trois caractéristiques que les mathématiques devraient avoir : cohérence, complétude, décidabilité.

61 Bernard Madoff, extrait du Monde du 20/12/2008 : *« Lorsque la performance n'était pas au rendez-vous, au lieu de diminuer le rendement distribué aux investisseurs, il prenait tout simplement l'argent des nouveaux investisseurs et l'utilisait pour payer les anciens. De ce fait, il donnait l'impression d'une performance exceptionnelle, sur la base de laquelle il attirait de plus en plus d'investisseurs, mais année après année, il dilapidait le capital que ceux-ci lui avaient confié »*

Annexe : de « nécessités de sa nature » à lois « naturelles » et civiles

Le terme « nécessité de sa nature » apparaît dès E1-D7 et semble primordial pour définir la libre-nécessité, mais il n'est défini ni en amont de E1-D7, ni nul part ailleurs.

Une définition minimum de la « nécessité de sa nature » nous semble nécessaire pour (1-) mieux cerner le concept de « libre-nécessité » dans le cadre d'un État civil, de ses institutions et des relations avec les autres en général, (2-) établir des liens entre « nécessité de sa nature » et les concepts de droits et lois naturels.

Définition P-1 : Pour une chose A, dont un humain, une chose B est nécessité de sa nature si les affections de part l'existence ou l'absence de B sont perçues par cette chose A ou part un humain considérant ces choses, comme causant des effets déterminants sur la puissance d'être et d'agir de cette chose A.

Remarque 1 : Selon cette définition, l'affection de la chose B soit participe grandement à la puissance d'être et d'agir de A, soit lui nuit gravement, et inversement pour l'absence de cette même affection.

Remarque 2 : La perception d'une chose comme « nécessité de sa nature » (ou non) relève de l'ingenium de la chose A (ex : humain A) ou de l'humain considérant ces choses, à savoir son corps, son entendement et ses affects : affects sédimentés et affects du moment du fait des affections qui l'atteignent ou lui manquent.

Remarque 3 : dans l'article (D-f) connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer, nous ajoutons deux critères fondés sur le contenu en soi ((1-) la chose qui affecte est perçue comme ayant existé ou existante ou existera sans cause humaine et sans, à priori, des causes humaines qui pourraient la modifier radicalement, (2-) la chose est un fait, un événement considéré comme avéré, qu'il soit d'origine « naturelle » et/ou « humaine »)

Définition P-2 des lois et droits naturels : les lois naturelles à propos d'une chose A prennent en compte l'ensemble des affections manquantes ou présentes de choses de la nature susceptibles d'affecter cette chose A. Les lois naturelles à propos d'une chose A enveloppent ses droits naturels[62], eux-même enveloppant les nécessités de la nature de cette chose A, nécessités perçues.

Remarque : Comme le laisse entendre également la note repérée ci-dessus, nous nous limitons, pour chaque chose, aux seules lois naturelles qui la concernent, puis aux seules lois naturelles qui concernent des nécessités de sa nature pour dire que ces lois là fondent autant de droits naturels pour cette chose, droits naturels à prendre en compte dans un État civil, d'où le scolie suivant :

Scolie Définition P-1&2 : les droits naturels au moins reconnus comme droits civils à une chose A par un État civil doivent concerner toutes les choses dont les affections manquantes ou présentes sont considérées comme des nécessités de la nature de cette chose A selon la Définition P-1.

Autre rédaction du scolie : Un droit civil d' une chose A est un droit « naturel » de cette chose si son objectif est le respect de nécessités de la nature de cette chose A selon la Définition P-1.

Remarque : dans un État civil, c'est la puissance de la multitude, en partie captée par le pouvoir,

62 Dans T.P. 2-4 Spinoza assimile les lois naturelles aux droits naturels : *« Par droit naturel j'entends donc les lois mêmes de la nature .. »*, l'étendue de ce droit naturel, dans un « État de nature », n'étant déterminé que par la puissance de la chose (*« autant il a de puissance, autant il a de droit »*). Vues d'un État civil, les lois naturelles déterminent toutes les choses. Certaines de ces lois sont considérées comme des nécessités de la nature de cette chose. Un État civil qui a le désir de respecter cette chose, notamment un humain, décide de lois civiles tenant compte des nécessités de la nature de cette chose. Nous disons alors que ces lois ou droits civils procèdent de droits naturels.

qui détermine ce qui est ou non « nécessité de la nature de chacun ». Ces déterminations ne vont pas sans conflit[63]*. Les lois et les droits civils sont en partie décidés à l'aune de ces déterminations.*

Cette dernière remarque à propos de la prise en compte ou non des « nécessités de leurs nature » des sujets par l'État civil qui les gouverne conduit à compléter E1-D7 et la lettre 58 à Schuller.

Dans ces deux définitions, Spinoza mentionne les limites relatives aux « nécessités de sa nature » de la chose libre mais ne mentionne pas les « nécessités de leur nature » des choses qui affectent cette chose libre du fait des nécessités de leur nature… et qui donc la détermine d'une certaine façon.

Mentionner les « nécessités de leur nature » des choses qui affectent cette chose libre pourrait conduire à préciser ainsi la lettre 58 à Schuller : « *J'appelle libre, quant à moi, une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature* ***sans respecter*** *des nécessités de leur nature des choses qui l'affectent ; contrainte .. etc.... »*. Même précision pour E1-D7 : *« cette chose sera dite libre, qui existe d'après la seule nécessité de sa nature* ***sans respecter*** *des nécessités de leur nature des choses qui l'affectent et est déterminée par soi seule à agir. D'autre part, cette chose sera dite nécessaire, ou plutôt contrainte … etc.... »*

Cette précision semble concevable et pourrait être une caractéristique de relations « a-sociales » dans l'État de nature imaginé par Spinoza[64] dans lequel *« autant il a de puissance, autant il a de droit »* (T.P. 2-4) mais ne nous semble pas concevable dans l'État civil que désire et décrit Spinoza dans le T.P., au moins pour les choses humaines : un tel État civil se caractérise par des interactions entre choses en tenant compte des « nécessités de leur nature », chaque chose humaine pouvant s'efforcer vivre selon une libre nécessité.

En ne considérant que l'humain nous proposons donc dans le cadre d'un état civil :

selon lettre 58 à Schuller : *J'appelle humain libre-nécessaire un humain qui est et agit par la seule nécessité de sa nature* ***en respectant*** *les nécessités de leur nature des choses de la nature ou humaines qui l'affectent et est déterminé par soi seul à agir ; humain contraint, etc... je ne fais pas consister la liberté dans un libre décret mais dans une libre nécessité.*

Et E1-D7 devient **E1-D7 alt** : *cet humain sera dit libre-nécessaire, qui existe d'après la seule nécessité de sa nature et est déterminé par soi seul à agir* ***en respectant*** *les nécessités de leur nature des choses qui l'affectent. D'autre part*,etc...

Ces définitions alternatives nous incitent à mieux cerner l'imbrication entre « nature » (et non État de nature) et État civil en soulignant des liens entre droits et lois « naturels » et droits et lois « civils ».

Si un édifice d'idées est constitué « d'idées qui se tiennent », à savoir cohérentes entre elles et à peu près complètes au regard de la chose ou du sujet pour lequel cet édifice est conçu, alors nous devons en conclure que cet édifice est élaboré sous la conduite d'une raison, raison dont les prémisses procèdent de « nécessités de la nature » de la chose et des affects de celui ou ceux qui ont élaboré cet édifice.

Lorsque ces prémisses procèdent principalement de « nécessités de la nature » de la chose étudiée, cet édifice construit peut être alors une partie d'une science « dure » ou « exacte ». Parmi les idées de cet édifice, il y a des lois, lois qui peuvent être qualifiées de lois « naturelles ».

---

63 Ch. Mouffe dans *« l'illusion du consensus »* insiste que, même hors consensus habermassien, il faut considérer des opposants comme des adversaires et non comme des ennemies. Spinoza permet de clarifier cette distinction : même en étant « libre-nécessaire », il faut reconnaître les nécessités de la nature de ses adversaires et ignorer, ou même compromettre, les nécessités de la nature de ses ennemis.

64 Voir paragraphe *« Discussion et abandon du concept « État de nature » »* dans l'article (A-3)

L'ensemble de ces lois construites sont une reformulation des nécessités de la nature de la chose, nécessités qui sont donc perçues comme ayant « force de lois » : il est nécessaire de les prendre en compte.

Certains édifices d'idées, dont les prémisses procèdent notablement de « nécessités de la nature » de la chose prises en compte, sont ou régissent des institutions humaines, ex : ministère de la santé et ses organisations, ministère de l'agriculture et ses organisations, entreprises agro-alimentaires, promoteurs et constructeurs immobiliers, etc.... Dans ces exemples, certaines prémisses procèdent de nécessités de la nature humaine (être en bonne santé, se nourrir,s'abriter), prémisses qui peuvent inspirer des lois, règlements, normes protectrices ou non. Certaines autres prémisses procèdent de désirs, exemples : désir de solidarité et justice sociale (ex : organisme HLM, CMU ou AME) ou désir de profit (ex : promoteurs immobiliers, cliniques privées).

Lorsque le désir de solidarité et de justice sociale prévaut, cela peut se traduire par des lois et règlements « civils » d'un État civil, lois et règlements en général d'autant mieux acceptés qu'ils sont considérés comme correspondant à des besoins fondamentaux, des nécessités de la nature de chacun, bref des « droits naturels ».

Par contre, des institutions dont les règles bafouent de tels « droits naturels », entre autre parce que le désir de profit est dominant[65], peuvent provoquer une intense indignation, et même le désir de se venger de ce préjudice, désir poussant à s'associer selon Spinoza (T.P. 3-9 et 6-1).

65 Cette domination procède moins d'une majorité démocratique que des droits de propriété d'une minorité de propriétaires !